



Quentin Pirmil

Le pays où Dieu est mort de surmenage

Ecouter les Pixies pendant que tout un peuple pleure la mort de son tyran : voilà ce qu'a fait Quentin Pirmil, qui travaillait à Pyongyang quand le Cher Leader Kim Jong Il a passé l'arme à gauche. Eprouvant et surréaliste

Pyongyang, 19 décembre 2011. 11 h 23.

As we enter - Nas & Damian Marley

« Bon, OK c'est enregistré. Je t'envoie notre proposition dans trois jours. Ah, au fait, tu sais que votre Président est mort ?

- Sarkozy ?

- Mais non, Kim Jong Il, ils viennent de l'annoncer à la radio chinoise ».

Je raccrochai tout doucement le téléphone et regardai autour de moi. Les collègues coréens continuaient à vaquer à leurs occupations, c'est-à-dire qu'ils hurlaient dans le téléphone Yobosho ! ? (Allô, ndlr), qu'ils imprimaient des feuilles et des feuilles et qu'ils buvaient du thé en produisant un son peu ragoûtant. Tout était calme. Je savourais ce moment de flottement où j'avais l'impression d'être le dernier homme sur terre. Quelques minutes plus tard, qui sait ce qui se produira ? Guerre nucléaire, coup d'état, évacuation ? Je suis sorti de l'open space pour aller voir le boss. A son habitude, l'écran bleu illuminait son visage. Il ne m'a pas entendu arriver. Il me jeta un coup d'œil. Mon air devait être suffisamment explicite :

« Il faut fumer ! »

Un autre signe furtif à notre troisième collègue et voilà tous les étrangers de notre boîte rassemblés dans une petite pièce sans Coréens.

« Daniel vient de me le dire par téléphone. Comme ça, il est mort votre Président !

- Non ? Quand ? Où ? Comment ?

- Une bête crise cardiaque, bam, comme ça !

- Eux, ils savent pas encore ? !

- Ah ! L'alerte google ! Ils l'ont pas, ça.

- Qu'est ce qu'on fait, dans ces cas-là ? demandai-je, peu coutumier des situations extrêmes propres aux pays, disons, hors normes.

- Dans ces cas-là, on ferme sa gueule », dit Youri.

Au même instant, les Coréens ont jailli comme un seul homme dans la salle télé où nous nous

trouvions. Ils l'ont allumée. Nous sommes partis. Des cris, des pleurs nous sont parvenus de derrière la porte. Nous ne savions pas trop quoi faire de nos corps. J'ai fait ce que tout être humain moyen fait quand il sent que ça va tourner vinaigre. Je suis parti en quête de nourriture. Le Pyongyang shop est une institution pour les expatriés de Pyongyang. C'est une sorte de tour de Babel en miniature : des ouvriers allemands viennent y refaire le plein de Bavaria et de saucisses fumées, des femmes voilées syriennes viennent y acheter je ne sais quoi, n'osant pas plus contempler le contenu de leur caddie que leurs yeux. Les innombrables célibataires du compound s'approvisionnent ici en bière locale, la Taedongang Mekchou, faite de riz et d'orge. C'est un des uniques magasins où l'on peut acheter du riz (!), des pâtes, du fromage, du beurre... J'enfournai dans mon caddie des kilos de pâtes, de l'huile et des grosses bonbonnes d'eau, « au cas où ». Un instant de honte m'envahit au passage en caisse. Moi qui ai toujours fulminé contre ceux qui viennent faire le plein de sucre et d'essence dès que TF1 annonce une pénurie...

